

MARIJO TAMAGNA

CES ENFANTS-LÀ

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526269

Dépôt légal : mars 2026

La double peine

Les nuages amoncelés par milliers offrent au ciel un paysage troublé, ombragé. Par nappes successives ils dépeignent des formes incongrues, irréelles. La brise matinale les pousse si vite, si loin, qu'ils se diluent en un voile mousseux caressant les montagnes enfin entraperçues. Puis, comme par enchantement, ils disparaissent, évaporés dans le soleil naissant.

Mayatta baisse les yeux, aveuglée par cette lueur. Même ses paupières en sont incendiées. C'est tout ce qu'elle peut entrevoir du fond de sa cellule par la minuscule fenêtre. Une ouverture au monde si réduite. Les yeux embués de larmes, elle comprend que sa vie s'arrête là, face à ces murs informes, aussi gris que le gris du ciel dix minutes auparavant.

Alors pourquoi ne voit-elle pas ce soleil qui l'aveugle tant ? Ce soleil qui prend toute la place dans ce ciel voilé et qui ne laisse aucun rayon l'éclairer.

Elle se rappelle soudainement le ton sentencieux de sa fille au parloir. De son dédain à son égard. Ce ton hautain et dédaigneux pour lui rappeler sans cesse sa faute.

Swahili, pauvre fille africaine, perdue entre une tante acariâtre et une grand-mère aigrie. Entre deux femmes prisonnières de leur non-choix, de leur passé, fidèles à une éducation africaine où l'homme régit tout, jusqu'à ce que leurs désirs, du plus anodin au plus profond, soient oubliés à jamais.

Ce départ précipité annihilant ses propres désirs de femme avait sauvé Swahili des griffes de son destin de petite fille wendayenne.

Mayatta aurait voulu que Swahili lui en soit reconnaissante car c'est bien le rôle d'une mère aimante de protéger son enfant. Grâce à elle, Swahili avait reçu une éducation et une instruction occidentales qui la libéraient du joug du passé ancestral et que bien d'autres filles lui enviaient.

Mayatta, malheureusement, n'a pas eu cette chance et ne comprend pas pourquoi aujourd'hui Swahili est venue régler ses comptes et non la remercier.

Elle ! Sa mère ! Celle qui a tout abandonné pour que sa fille puisse grandir dans la dignité.

La vengeance est à bien des égards mauvaise conseillère, mais à ce stade dans la relation mère-fille, seul le pardon permet la guérison.

Seulement, elles en étaient incapables, autant l'une que l'autre. Pétries dans leur orgueil ancestral, elles ne pouvaient s'en défaire même en traversant la Méditerranée. Une mer aussi salée soit-elle ne peut cicatriser leurs plaies béantes.

On peut être prisonnière de mille et une façons, pas uniquement dans une prison.

Pour Mayatta c'est la double peine, enfermée physiquement dans cette enceinte lugubre et dans sa prison psychologique où elle ne peut trouver de répit. Son côté primal prend le dessus et elle s'enfonce dans cette toile aussi sûrement qu'une mouche prisonnière d'une araignée vorace. Le ver est souvent à l'intérieur du fruit !

Mayatta est devenue victime et bourreau d'une rancune tenace. Les années de prison n'ont rien arrangé à cette métamorphose.

De petite fille joyeuse dans les palétuviers, elle devient une femme intraitable et une mère brutale. Ses pensées tribales ne la lâchent plus, des nuits et des jours entiers. Le djembé de son enfance tambourine dans sa tête à la rendre folle. Danses macabres de sa jeunesse au son d'un tam-tam lancinant.

Elle a eu des heures douces durant les deux premières années de son incarcération. Elle occupait une grande pièce avec des box attenants où chacune avait son petit coin ouvert aux quatre vents, où toutes pouvaient voir ce qu'il s'y passait. Il y avait au moins cette convivialité qu'elle appréciait parfois. Pas avec toutes. Avec certaines elle aurait pu créer des liens d'amitié.

Bien sûr l'intimité n'était pas de mise et le voyeurisme était monnaie courante. Des écarts que Mayatta n'aurait osé commettre. Des caresses jusqu'à la jouissance. Des petits cris de souris qui ne devaient pas éveiller les soupçons des gardiennes. Les attouchements étaient interdits, alors elles se contentaient de se satisfaire toutes seules, fantasmant sur des

amants connus ou inconnus, sur les regards par trop insistants de gardiens bien gaulés.

Tout était bon à prendre pour oublier l'espace d'un instant la déchéance, les cris, les débordements, la faim.

Retrousses jupons ! Collants mal ajustés, collerettes dégraffées sur des seins engageants. Pupilles dilatées. Lèvres entrouvertes, jambes écartées et le tour est joué !

Le sublime se désagrège tandis que le putride s'installe et se répand. Compter sur son imagination pour ne pas tomber dans la démence.

À force de déployer des ronds de jambe pour obtenir une ration en plus ou quelques minutes de plus de communication téléphonique, les plus louvoyées finissaient carpettes oubliant jusqu'à leur dignité.

Pour qui ? Pour quoi ? Dans la jungle des humains on écrase les plus faibles.

Le respect ? Connais pas !

L'honnêteté ? Connais pas !

La vérité ? Chacune avait la sienne.

Au royaume des alcoolos, des droguées, des barjots et des prostituées, les tueuses étaient reines. Elles régnaient en maîtresses et Mayatta était sans doute respectée pour cela ou tout du moins crainte. On lui foutait la paix, ce qui n'était déjà pas si mal !

Le ticket d'un voyage en 1^{re} classe, tandis que d'autres persécutées n'en finissaient pas d'avoir peur, de pleurer, de trembler, de crier, de se pisser dessus, parfois de se vider ou de se faire violer.

Cette 3e classe ressemblait plutôt à un wagon de bétail.

Pendant que les unes se scarifiaient, d'autres jouaient aux cartes ou se crêpaient le chignon sur des paris débilés.

Combien de fois le gardien a bandé aujourd'hui et sur qui cette fois-ci ?

Combien de fantasmes révélés, consentis ou cachés ?

Des heures à tuer ! Les aiguilles arrêtées sur des complots maudits. Qui allait-on racketter ou dénuder sous la douche devant les yeux complices des gardiennes ?

Le temps semble s'être arrêté et pourtant il défile à une allure vertigineuse. Mayatta ne compte plus les heures, les semaines, les mois, ni même les années. Elles sont de plus en plus dures ! Cette prison de Nice, la plus vétuste et la plus peuplée d'Europe lui fait penser à une fourmilière.

Fourmi parmi toutes ces fourmis, elle se sent insignifiante. L'excavation d'une fourmilière est bien plus solide et efficace que celle de cette prison qui prend l'eau, où la chaleur étouffante vous sort par les pores et se répand sur tout le corps.

— T'es là depuis quand ? l'interroge sa nouvelle compagne de cellule.

Sortie de sa torpeur, Mayatta se retourne pour fixer cette femme androgyne, grosse et trapue. Un œil un peu à l'ouest semblant dire à l'autre que c'est dans cette direction qu'il faut aller. Cela lui donnait un regard curieux, un peu glauque sans que l'on puisse définir s'il avait une quelconque expression. L'opacité était certaine. Pas vraiment coiffée, les cheveux hirsutes, poivre et sel, elle ressemblait à une mamie en mal d'amour qui cherchait inlassablement une âme en peine.

Mayatta n'avait pas envie de faire la conversation. Son âme en peine à elle, perdue dans les méandres d'un ciel bleu outrancier, l'avait plongée dans une mélancolie mêlée de haine et de colère. Contre sa fille, contre l'institution, contre une multitude de personnes, dont Hariet qui avait sonné le glas de son trépas. Contre elle-même sans doute, mais elle n'était pas encore prête à accepter cette responsabilité-là.

Elle avait rejeté tout à l'extérieur comme elle aurait pu vider un seau rempli d'excréments qu'elle offrait à la terre entière. Mais son terreau ne pouvait nourrir sa terre, pas même celle de ses ancêtres. Ce terreau putride n'était pas rempli des meilleures choses de sa vie mais des plus terribles et rendait sa terre impropre et peu fertile.

Elle se sentait victime d'une famille qui ne l'avait ni protégée ni aidée à grandir.

Victime d'un homme qui l'avait tout simplement achetée comme une poupée docile prête à se prostituer pour un avenir meilleur.

Victime d'une fille mal aimée qui l'avait jugée et rejetée. Victime de lieux hostiles : le fleuve Casamance qui, bien qu'il

l'ait libérée d'un père dépravé ne l'avait toutefois pas purifiée de ses exactions ; la France avec ses villes lumineuses, Menton et ses citrons, Nice et son carnaval qui ne l'avaient jamais véritablement adoptée ; cette prison infecte où même les cafards n'avaient pas fait leur nid ; et maintenant cette cellule affublée d'une femme aussi désespérée qu'elle qui cherchait un lieu d'accueil, une âme compatissante pour partager ses malheurs.

Fadaises, foutaises ! Qu'elle me fiche la paix avec ses questions à la con ! Je n'ai plus besoin d'amis, de faux humains qui un jour ou l'autre se comportent en animaux. Je n'ai plus besoin de tous ceux-là ! Fichez-moi la paix, âmes égarées qui cherchent un port d'attache ! Ici, il n'y a pas d'ancrage possible !

Ce matin, Mayatta a envie mais surtout besoin de solitude, sans être affublée d'une comparse, qui plus est ne la regarde même pas dans les yeux.

Dans ce genre d'infirmité, on dit crûment qu'un œil dit merde à l'autre. Oui, c'est bien ça ! Elle a, elle aussi, envie de dire merde à l'œil droit, celui qui la regarde plus intensément que l'autre. Se rallier à l'œil gauche qui a sans doute ses raisons de prendre la tangente. Ici, on ne peut prendre aucune autre direction que celle de la voie sans issue.

En prison, on vous met à l'isolement mais sans être isolée véritablement. Une montagne de désirs inassouvis s'amoncelle comme la fourmilière dans une taupinière qui obstrue toutes voies secondaires, même la plus infime. On étouffe avant même de trouver le bon chemin.

Et Mayatta étouffe de ce non-isolement.

Elle n'est plus qu'une fourmi parmi tant d'autres dans cette taupinière niçoise.

Elle le mérite certainement car on n'ôte pas la vie impunément. Elle le sait aujourd'hui mais l'ignorait jadis. Pourtant la vie pourrait être ôtée à des êtres infâmes comme son père et son mari, qui bien que différents étaient sensiblement les mêmes. Le pouvoir de l'homme sur la femme existe de toute éternité. Elles ne s'en libéreront jamais tout à fait. Que ce soit au Sénégal, en France, au Portugal ou dans tout autre lieu sur terre. L'homme prend le pouvoir, le multiplie, le partage avec d'autres hommes identiques à lui.

Dieu a fait l'homme à son image. Alors c'est un connard de misogynne. De ce Dieu-là, je n'en veux pas ! se répète Mayatta. *Même en prison les gardiens sont plus craints et respectés que les gardiennes. Quel que soit le lieu, je vous le dis, moi, crie Mayatta dans son for intérieur, c'est l'homme qui a le pouvoir et il ne le concède à aucune femme, ni ne le partage. Il préfère encore le partager avec son chien qu'il élève pareil à lui. Les crocs sortis, les poils dressés prêts à dominer. C'est la loi de la nature, disent les scientifiques.*

D'autres rétorquent que ce sont les femmes qui élèvent les hommes et elles l'ont bien voulu ! Que de fadaïses, que de foutaises pour embrouiller les esprits !

Ce qu'elle n'a pas mérité dans cet enfermement c'est son manque de liberté psychique. Dès que cette liberté-là est entravée, c'est votre dignité que vous perdez.

— Eh ! Je t'ai parlé ! insiste l'autre qui ne veut désespérément pas être seule ni esseulée.

— Euh ! Oui, bredouille Mayatta. Quelques années !

— T'es peu causante dis donc ! Moi j'en ai pris pour 10 ans...

Sa voix résonne dans la cellule exiguë. Une voix aiguë qui ne va pas avec son physique. Si on peut craindre son allure alors il ne faut pas qu'elle parle. Cette présence ambiguë met Mayatta mal à l'aise. Pourquoi ne l'a-t-on pas mise dans la cellule contiguë à la sienne ?

— T'as eu des visites ?

— Oui ma fille, s'entend-elle répondre, alors qu'elle n'a nulle envie de faire la conversation.

Pourquoi d'ailleurs a-t-elle prononcé ce mot qui lui redonne un statut de mère que sa fille lui a ôté ? Depuis la tragédie sans doute, mais ça elle n'a pas envie de le confier à une inconnue doublée d'une taularde.

Pas question de se laisser embobiner par son regard épagnеul où seul un œil du reste aurait pu l'émouvoir. Mais comme le second a fait son travail de sape, il va sans dire que Mayatta ne tombe pas dans le piège.

Elle détourne ses yeux et continue d'observer le ciel bleu sans nuage qui l'invite à se détendre, à se répandre sur ses

nappes voluptueuses. Parfois bleu ciel ou roi, bleu émeraude, il la nargue par ses palettes de couleurs qui n'en finissent plus de se diluer ou de s'obscurcir au gré d'un soleil rancunier.

— Ah ! T'as une fille ? T'as bien de la chance !

— Arrête de parler sans savoir ! C'est comme si j'en avais pas toute façon ! répond Mayatta sur un ton de reproche, sans se retourner, tout en scrutant ce ciel qu'elle se met à détester.

Sans s'offusquer du ton déplaisant et de plus en plus haineux de Mayatta, sa codétenue poursuit sa diatribe, un peu comme si elle se parlait à elle-même pour éviter une solitude écrasante qu'elle ne supportait déjà plus.

— Moi, j'ai perdu ma fille quand elle avait cinq ans, écrasée par un chauffard ! Alors oui, t'as d'la chance d'avoir une fille, qui en plus vient te voir ! crie-t-elle presque. Moi, j'aurais bien aimé que la mienne vienne me voir ! Remarque, si elle avait vécu elle n'aurait pas eu besoin de me visiter dans ce lieu pourri. J'y aurais jamais mis les pieds pour sûr !

Mayatta n'ose comprendre ce qu'elle vient d'entendre.
Aurait-elle fait la peau à ce chauffard ?

Elle, c'est sûr elle l'aurait fait si on lui avait enlevé sitôt sa petite Swahili. Elle se surprend au-delà de sa rancune à avoir encore des sentiments pour sa fille.

Qu'importe finalement ce que font les enfants, leur trahison, leur inconstance, leurs reproches incessants ! Ils restent et resteront toujours ces petits tant chéris, désirés ou non. Ils occupent toute la place qu'ils en débordent.

Et toutes les mères du monde les laissent faire, les laissent les submerger, les envahir, les utiliser, les manipuler. Leur seul sourire suffit à leur peine, lave tous les débordements.

Mayatta en prend conscience subitement. Swahili avait pris toute la place et son esprit n'aurait de repos qu'à son trépas. Alors sans savoir trop pourquoi, elle se met à parler. Mue par une force invisible qui émane de son être. Elle se parle à elle-même pour rompre ce silence trop longtemps maintenu.